

LES CAHIERS

UNIVERSITÉ
POPULAIRE

2 €

N°6

CYCLE POUR [SE] COMPRENDRE

QUE RESTE-T-IL DU PASSE COLONIAL ?



*Repenser le monde avec
Césaire, Fanon et Glissant
Séance du 21 janvier 2018*

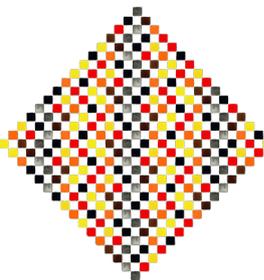
Intervention d'Ali Babar Kenjah, anthropologue.

ÉDITORIAL

Le programme « Que reste-t-il du passé colonial ? » est important car, depuis 2015, nous sommes entrés dans la phase décoloniale. Une phase où un certain nombre d'analyses sur le fonctionnement de la société, de l'État et du capitalisme, vont puiser dans l'expérience coloniale. En France, en général, la dimension coloniale est perçue comme concernant des territoires lointains et une histoire passée. Le propre du moment décolonial c'est de réintégrer cette dimension historique et géographique au sein même de l'hexagone et de la société française. Plusieurs cheminements montrent que ce n'est ni pertinent ni efficace d'essayer d'analyser le racisme à travers les individus ou d'avoir une position morale sur le racisme. Ce qui est plus décisif, c'est d'essayer de déconstruire le fonctionnement social et systémique du racisme pour s'apercevoir qu'il va puiser dans l'histoire avec laquelle l'État français s'est constitué. Il est important de réintroduire cette histoire dans une compréhension de ce qu'est devenu l'État et où il va aujourd'hui. Ce n'est pas un hasard si ce moment décolonial coïncide avec celui de l'islamophobie et d'un durcissement policier de la société.

Université Populaire
Villeneuve

2017 - 2018



Proposé par les associations Alter Egaux, Modus Operandi, la Régie de Quartier Villeneuve - Village Olympique, Villeneuve Debout et le laboratoire des sciences sociales PACTE (Université de Grenoble)



INTRODUCTION

Je suis martiniquais et j'ai été formé intellectuellement par trois hommes : Aimé Césaire, Frantz Fanon et Édouard Glissant. Ce n'est pas par chauvinisme ou par esprit de clocher qu'ils m'intéressent, c'est surtout parce qu'ils ont porté une analyse de l'histoire du point de vue des Caraïbes. On a vu lors du cycle qu'il y a eu des temps forts de l'histoire coloniale française, comme la guerre d'Algérie, mais je vis souvent une sorte de minoration de l'histoire des Antilles — parce que nous sommes des petites sociétés, sur des petites îles lointaines, qu'on ne connaît pas bien, des îles « exotisées » —. D'autant plus que les Antillais ont souvent fait le choix de l'assimilation, c'est-à-dire de disparaître en tant que communauté, et de revendiquer une intégration individuelle dans la société française en disant « Nous sommes français depuis 1848 et donc nous avons des droits d'individus. » Les Antillais ne se sont pas beaucoup manifestés en tant que communauté. Aussi bien à Marseille qu'à Grenoble, j'observe un

délitement des organisations communautaires antillaises. Le laboratoire esclavagiste des Antilles est fondamental pour comprendre la modernité et la manière dont l'État français s'est constitué. J'appelle cette expérience le « laboratoire de la modernité » car c'est le moment où la mondialisation se met en place et le capitalisme se lance dans sa phase « commerciale ».

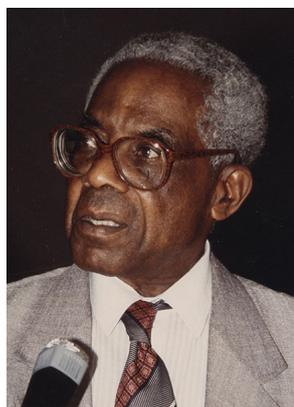
Ces trois auteurs parlent d'une expérience historique et géographique : la mise en relation de trois continents, Europe, Afrique, Amérique, autour de l'Atlantique, qui permet l'élévation du système capitaliste actuel. Des peuples sur ces trois continents vont être reliés, ainsi qu'en Asie, avec des Hindous, venus remplacer les esclaves après l'abolition de l'esclavage, des Chinois et une communauté syro-libanaise. C'est ce que Glissant appelle la créolisation du monde. On vient de partout et partout se sont constitués de nouveaux rapports culturels, linguistiques et techniques qui préfigurent la mondialisation.

Les trois auteurs sont des Martiniquais, à peu près de la même génération. En Martinique, la Seconde guerre mondiale est une période très symbolique. L'île est isolée par un blocus parce que l'or de la Banque de France y a été placé pour être protégé des Allemands. L'armée de Vichy a envoyé une escadre, commandée par l'amiral Robert, qui impose un blocus à la Martinique pour défendre cet or. Comme les troupes sont collaboratrices, les Américains ont aussi envoyé une flotte pour encercler la flotte française. Il y a donc un double blocus de la Martinique qui ne produit rien par elle-même et qui importe tous ses produits de consommation.

La séance a consisté en une lecture en petits comités de huit textes, au total, de Césaire, Fanon et Glissant. Une restitution commune a fait suite.



AIMÉ CÉSAIRE



Au début de la Seconde guerre mondiale, en 1939, **Aimé Césaire** (1913 - 2008) vient de finir ses études en France à l'École normale supérieure et il rentre en Martinique par le dernier bateau avant la mise en place du blocus. Il devient professeur au lycée Schœlcher, le seul grand lycée de Martinique. Il a

déjà une aura grâce à son activité militante : il avait créé un syndicat d'étudiants nègres et certaines personnes avaient lu des extraits de *Retour au pays natal*, qui sera son grand poème. Au même moment, Frantz Fanon et Édouard Glissant, un peu plus jeunes, sont élèves de ce lycée. Césaire et ses amis vont fonder *Tropiques*, une revue d'apparence littéraire et scientifique, mais à travers laquelle vont passer des messages de résistance. Césaire est vraiment la figure résistante. Il sera élu maire de Fort-de-France en 1945 et le restera jusqu'en 2001, ainsi que député de la Martinique de 1945 à 1993.

-  **Kenjah** : *Le Discours sur le colonialisme* (1950) est vraiment le premier pamphlet anti-colonial.
- Il y a une déconstruction du colonialisme dans ce texte. Dès les premières lignes, ça frappe ! Mettez-vous à l'époque : un député communiste noir attaque frontalement. Aujourd'hui on a des Houria Bouteldja, des Saïd Bouamama, des gens qui disent les choses. À l'époque, pour dire que « l'Europe est indéfendable », pour dire qu'une « société qui ne peut faire face à ses problèmes est une société décadente », il n'y en avait pas beaucoup. C'est la marque de fabrique de Césaire et c'est comme cela qu'il a pu faire parler de ces luttes qui étaient un peu mises sous le boisseau.

En 1956, la *Lettre à Maurice Thorez* [secrétaire général du Parti communiste français de 1930 à 1964] a été un gros pavé dans la mare. C'est un texte important car dans les luttes actuelles, nous sommes côte-à-côte avec les camarades communistes, mais il faut comprendre pourquoi les luttes sociales et les luttes des racisés ne se recouvrent pas forcément, pourquoi il faut une autonomie de ceux qui vivent une situation particulière, comment créer des convergences de luttes pour abattre l'ennemi commun qui est le capitalisme. À l'époque, tout le mouvement de la négritude se classait à gauche. Senghor était socialiste mais Césaire était communiste, comme la plupart des têtes pensantes de ce mouvement. Au lendemain de la guerre, en Martinique, les communistes ont raflé les trois quarts des postes d'élus. Le courant marxiste était très fort dans le courant anti-colonialiste. Donc la décision de Césaire de rompre avec le Parti communiste a créé un choc. Césaire a ensuite créé la première organisation martiniquaise non-inféodée à un parti politique français, dédiée non

« Nous, hommes de couleur, en ce moment précis de l'évolution historique, avons, dans notre conscience, pris possession de tout le champ de notre singularité et nous sommes prêts à assumer sur tous les plans et dans tous les domaines les responsabilités qui découlent de cette prise de conscience »

Extrait de la Lettre à Maurice Thorez

à l'indépendance mais à l'autonomie. Dans cette *Lettre*, Césaire pose la question de la non-mixité mais aussi celle de la répression de l'appareil du PC envers certains militants. Un mois après la publication de ce texte, l'Union soviétique réprime l'insurrection de Budapest, ce qui accentue la position que Césaire défend.

Table 1 : D'un côté, on a remarqué que Césaire a bien vu le comportement réactionnaire des

communistes. Marx — qui a été un grand théoricien du socialisme — a pris pour référence Spartacus [esclave romain qui mena une révolte en -70] et non la révolution contre l'esclavagisme qui mena à l'indépendance d'Haïti en 1804. Le fait de segmenter les problèmes, de ne pas laisser les problématiques se perdre dans une certaine généralité, c'est très important, comme le montrent les Black Feminists qui ont bien compris que les problèmes d'une intellectuelle blanche ne seront jamais les mêmes que ceux d'une ouvrière noire. Nous trouvons très intéressant cette singularité qu'il a su mettre en valeur. Tous les mouvements sociaux peuvent s'inspirer de ce point de vue pour mieux s'organiser.

Table 2 : La question « Doit-on forcément être celui que l'on défend ? » est réductrice. Je comprends bien la difficulté pour celui qui n'a pas vécu pour comprendre, mais ça me gêne un petit peu. On peut tous se défendre les uns les autres, quel que soit son milieu.

Table 3 : On a abordé la réflexion, dans les pays ex-colonisés, de reproduire ou non des institutions qui seraient issues de l'époque coloniale. On a repris l'exemple de l'Amérique latine, où la majorité des terres est encore accaparée par les Blancs.

Kenjah : Césaire, personnalité emblématique du mouvement de la négritude, était beaucoup interpellé pour son choix ne pas réclamer l'indépendance pour la Martinique et les Antilles. Pourquoi avait-il plutôt porté l'autonomie et l'assimilation, alors qu'il était un porte-drapeau du mouvement anti-colonial ? La première explication est historique : toutes les sociétés colonisées, notamment africaines, au moment de la phase impérialiste française, ont déjà une histoire ancienne. Les Français restent à peine 100 ans dans les colonies, alors que l'Afrique a 10 000 ans d'histoire. Le cas des Antilles est différent, ce sont des sociétés qui n'existaient pas : les Français ont chassé ou exterminé les Indiens Caraïbes et ont créé à la place des sociétés de toutes

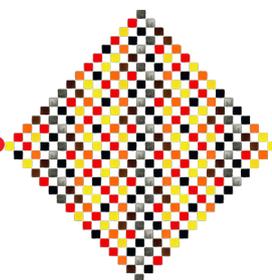
pièces. Césaire sait très bien que Martiniquais, ce n'est pas Africain. Pour lui, c'est évident que les Africains vont opter pour l'indépendance, car ils étaient déjà indépendants avant la colonisation, mais pour les Antilles, il s'agit de construire une société dans



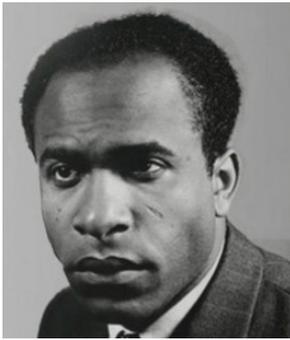
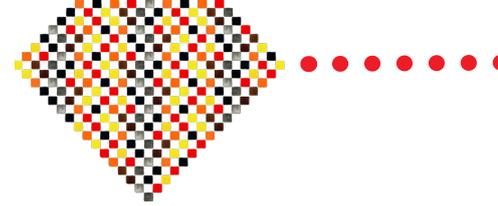
le prolongement de celle créée par la colonisation. Au début du 19^e siècle, la première république noire est fondée, Haïti. Lorsque Césaire écrit, c'est François Duvalier, qui se fait appeler Papa Doc, au pouvoir. C'est un dictateur et son fils, Baby Doc, va lui succéder. Ils entretiennent des relations étroites avec les puissances alentour, notamment les États-Unis. L'analyse de Césaire est là : indépendance, oui mais laquelle ? Un demi-siècle après leur indépendance, pourquoi les pays africains sont en faillite ? À cause de choix néo-colonialistes.

Table : Est-ce que le problème n'est pas que les élites africaines et leurs enfants ont été formés dans les écoles françaises et qu'ils ont pour modèle l'État français ? Ils voulaient avoir accès à la modernité, c'est-à-dire à un État puissant, et ils ont intériorisé la société européenne.

Kenjah : Tu as tout à fait raison mais moi je l'analyse comme un enjeu. Césaire est le fruit de l'université française, Fanon aussi, pourtant ils adoptent un autre point de vue : Césaire va proposer la négritude et Fanon va dire qu'il est « beau et bon d'être Noir », ce qui était carrément farfelu à l'époque. Comme quoi, on peut être issu de l'université française la plus pure, l'École normale supérieure, et avoir une pensée rebelle.



FRANTZ FANON



Frantz Fanon (1925-1961) est un jeune exalté, pétri d'amour de la Patrie, qui ne supporte pas l'invasion

de la France et qui veut aller se battre. Après avoir lancé son appel, De Gaulle a ouvert des centres [de recrutement pour la France libre] dans les colonies. Dans les Antilles, puisque les îles françaises sont sous blocus, les centres sont installés dans les îles anglaises avoisinantes. Les jeunes Martiniquais, comme Fanon, comme mon père, partent de nuit sur des bateaux à voile, sous le tir des canonnières françaises, pour rallier les îles anglaises. C'est pour montrer les conditions dans lesquelles Fanon, élève en première, s'enfuit et va rejoindre les troupes gaullistes pour défendre la France. Ces troupes sont envoyées aux États-Unis pour recevoir formation et équipement. Puis Fanon

va débarquer en Afrique du Nord, il va faire toute la campagne d'Italie, il va débarquer en France. On pourrait dire fin de l'histoire. Sauf que lui va découvrir le racisme au sein de l'armée et il ne va pas du tout supporter cette condition de troupe coloniale. Tous les rapports qui parlent de lui le montrent quasiment comme un héros, quelqu'un qui réalise des exploits mais qui s'arrange toujours ensuite pour ne jamais être félicité, ne jamais être décoré, ne jamais être repéré par sa hiérarchie.

À la fin de la guerre, il bénéficie des programmes pour continuer ses études de médecine, en psychiatrie. Dès la fin de ses études, en thèse, il va travailler dans les environs de Lyon, dans une équipe qui cherche à critiquer la psychiatrie en France. Il est donc déjà dans une forme de radicalisme. Son premier projet de thèse, ça va être l'ouvrage *Peau noire, masques blancs* mais qui va être rejeté car trop polémique. Il y aborde en effet la question de la race vue du point de vue des dominés. Il va faire une thèse de com-

plaisance pour obtenir son diplôme. Il continue son travail sur l'anti-psychiatrie et il décide de s'engager en Algérie. Là-bas, à Alger, il y a une école de psychiatrie, qui s'appelle l'école d'Alger, qui soutient l'anthropologie coloniale, la folie innée des Arabes, des Algériens, leurs capacités cognitives diminuées. Fanon va se retrouver en butte avec ce milieu-là. En 1956, il va démissionner avec une lettre officielle au président de la République et tout de suite adhérer au FLN [Front de libération nationale, qui milite pour l'indépendance de l'Algérie] ! Au cours de ces années de guerre, il va apprendre qu'il est atteint d'une leucémie assez foudroyante. La dernière année de sa vie sera consacrée à la rédaction des *Damnés de la terre*, qui sera une sorte de testament, où il analyse notamment les révolutions anti-colonialistes.



 **Table :** Dans notre réflexion collective, on a remarqué la tension entre assumer un passé et ne pas être prisonnier de ce passé. On a aussi noté la première phrase : « Seront des aliénés nègres et blancs [ceux] qui auront

« nègres et blancs », Fanon pose un combat universel et en même temps il fait une distinction : le Noir est aliéné par la domination mais aussi le Blanc, peut-être malgré lui, qui peut être solidaire de cette domination. Ça rejoint un peu ce qui a été dit dans un groupe précédent, par exemple sur la lutte afro-féminisme : on est tous d'accord pour dire qu'on veut mener des combats ensemble, mais c'est trop facile de dire qu'on peut le faire comme ça, sans réflexion sur comment construire cette solidarité, notamment en tant que Blanc.

 **Kenjah :** Ça, c'est le cœur de la problématique. Très souvent, Fanon est récupéré, mais si ce n'est pas tout à fait le mot, par le mouvement de la négritude, par les mouvements de résistance en Afrique, par tout un imaginaire de la résistance raciale, parce que Fanon a été un auteur engagé. Tout ce qu'il a dit, il l'a fait et tout ce qu'il a fait, il l'a dit. C'était quelqu'un de



radical et une figure héroïque. Pourtant, 80 % des fois, on le fait mentir. On le prend pour un héros de la cause noire, ce qu'il ne souhaitait pas. Fanon disait : « Je ne suis ni noir, ni blanc, je suis homme. » Dans ce texte, il y a cette phrase « Chaque fois qu'un homme s'est battu... » Il ne dit pas le Noir, le Blanc, il dit « homme ». Pourtant il a écrit un bouquin qui s'appelle *Peau noire, masques blancs*. Il n'abandonne pas le discours en terme de races, tout en disant que c'est un

« Chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à une tentative d'asservissement de son semblable, je me suis senti solidaire de son acte. »

Extrait de *Peau noire, masques blancs*

refusé de se laisser enfermer dans la consubstantialité du passé. » On note la volonté de Fanon de se présenter comme homme et donc de mener un combat universel. Avec les termes

discours qui nous enferme et qu'il faut casser. Dans un autre texte il dit : « Ok, ça c'est l'idéal, mais il y a un effort de désaliénation à mener. » Je le lis comme ça : Fanon condamne les faits causés par le racisme systémique — qui sont réels — car, dit-il, la société n'est pas déracinée et nous n'avons pas fait ce travail de désaliénation sur nous-même. Ça ne veut pas dire que je m'en revendique, ça ne veut pas dire que je défend des camps contre d'autres. Mais encore aujourd'hui, il y a des Noirs et des Blancs. Quand Fanon meurt en 1961, les Noirs marchent aux États-Unis pour avoir le droit de voter ou d'aller à l'université ; aux Antilles, on tue des ouvriers noirs de la canne à sucre parce qu'ils veulent être payés un franc de plus.

Table : Ce qui est intéressant dans la pensée de Fanon et de Glissant, c'est qu'ils refusent de s'enfermer dans une catégorie. Aujourd'hui, nos luttes sont bloquées à cause de la tendance à ne voir dans nos faisceaux identitaires que celui lié à la couleur ou à la religion. Ce que refuse de faire Fanon. Il parle d'un système de domination, il ne parle pas d'une couleur.



Le défi aujourd'hui, c'est de sortir de cet enfermement identitaire et de refuser de n'être considéré que par une fameuse couleur. Fanon rejoint Glissant sur la notion de rencontre. C'est par la rencontre que Fanon, en Algérie, a réussi à dépasser la lecture des systèmes de domination liée aux catégories.

Kenjah : Le texte « Racisme et culture » (extrait de la contribution de Fanon au premier Congrès des écrivains et artistes noirs, 1956) c'est la première expression claire et précise du racisme structurel. En fait, explique Fanon, le racisme a été inventé avant la race. Il a été le moyen de justifier l'exploitation de peuples conquis. Le modèle de l'esclavage dans les cannes à sucre est très ancien, il vient d'Inde, est passé par l'Iran, l'Irak, la Méditerranée. Le discours de justification à l'esclavage est venu ensuite. Depuis ce temps jusqu'à Touche pas à mon pote, on a été sur une dénonciation morale du racisme.

La vision que développe Fanon quand il dit qu'« il n'est pas possible d'asservir des hommes sans logiquement les inférioriser » est différente. Le système d'esclavage va mettre en place des techniques de « disciplinarisation » de la société. Il faut bien se rendre compte que le système esclavagiste n'est pas rentable : il faut beaucoup de forces de répression pour obliger les esclaves à travailler. Il ne devient rentable qu'en parvenant à mettre le maton dans la tête des esclaves. Grâce à la « disciplinarisation », les Noirs ont intériorisé la croyance qu'ils étaient inférieurs et qu'ils étaient destinés à être des esclaves. Ce système esclavagiste s'est survécu, s'est nourri et a duré quatre siècles. En créole, on dit « téter le lait » du système à l'école.

On ne choisit pas d'être raciste, on est éduqué à l'être. C'est ce que dit Nelson Mandela : « Aucun enfant ne naît raciste. Si on l'a éduqué à être raciste, on peut l'éduquer à ne plus l'être. »

« Je reprends la parole en sachant qui monopolise

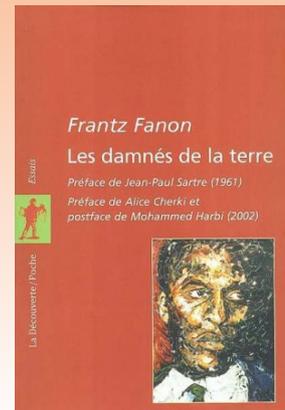
Je crise, méprise le gouvernement me gardant une place assise

Parmi les damnés de la terre, sur qui personne ne mise, que l'histoire brise

Que l'histoire paralyse, dans le sale taf à la guise »

Ministère A.M.E.R, extrait de *Damnés* (album *Pourquoi tant de haine ?*), 1992

Les Damnés de la terre est le dernier livre de Frantz Fanon, publié juste avant sa mort. Il est interdit de parution dès sa sortie, pour cause « d'atteinte à la sécurité intérieure de l'État », en 1961. La préface de Jean-Paul Sartre a grandement contribué à diffuser le livre mais a eu tendance à occulter le texte de Fanon lui-même en justifiant la violence, tandis que « Fanon l'analyse mais ne la promeut pas » (préface d'Alice Cherki, 2002).



Fanon dans le rap français

« Récupérez vos Voltaire et vos Guevara

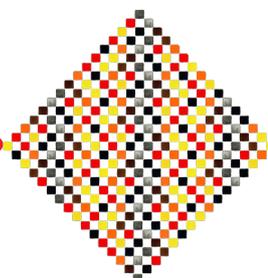
Mon histoire est écrite par Frantz Fanon et par Sankara »

Youssoupha, extrait de *Noir Désir* (album *Noir Désir*), 2012

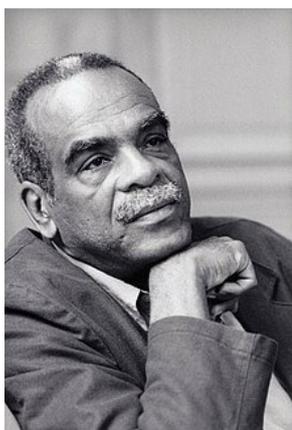
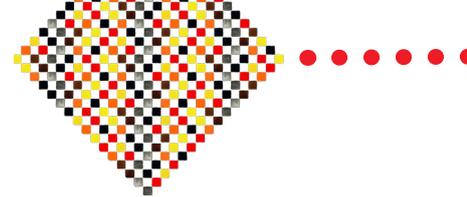
« Des coulisses aux planches
Des jours sombres aux nuits de revanche

Quelques rumeurs larvées comme des braises qui menacent de s'enflammer après l'extinction d'un incendie »

La Rumeur, extrait de *Les Coulisses de l'angoisse* (album *L'Ombre sur la mesure*), 2002



ÉDOUARD GLISSANT



Édouard Glissant

(1928 - 2011) arrive en France après la fin de la guerre. C'est déjà un poète, c'est déjà un écrivain, ça va devenir un intellectuel. Il va

s'attacher à inventer un langage nouveau. Dès la fin des années 40 / début des années 50, il se dit que puisqu'on a vécu le colonialisme et qu'on veut le dépasser, il nous faut inventer le langage du monde d'après. Ce langage n'existe pas car toutes les langues sont déjà connotées par la domination et par le racisme. Il va cheminer avec des gens comme Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans le mouvement de

la déconstruction.

Glissant, comme Fanon et Césaire, a eu sa période militante. Pour l'anecdote, Glissant racontait ses aventures de Paris à Marseille, avec en poche de l'argent fourni par le Front de libération nationale (FLN) qu'il devait amener à des résistants antillais au Maroc, où il s'est couché car il était recherché par la police et que les deux militants FLN qui l'accompagnaient étaient munis de kalachnikov.

Glissant a été interdit de séjour aux Antilles, pendant près de 10 ans, car il a créé la première organisation politique antillo-guyanaise, pour l'auto-détermination des Antillo-guyanais. Il a toujours eu une approche décalée mais toute aussi engagée que Fanon ou Césaire. Cependant, Glissant portait son analyse du système colonial plutôt sur les propositions pour y mettre fin. Sa question fondamentale

c'est avec quels mots va-t-on nommer un monde — qui n'existe pas — alors que nos concepts, nos langages, sont contaminés par les dominations, par le racisme, par le sexisme. Tout le travail qu'il mène avec des chercheurs des Caraïbes, mais aussi avec Deleuze et Guattari, c'est un travail d'invention de concepts, d'un imaginaire, pour un monde qui n'existe pas encore. Ce qui me plaît, c'est que ces propositions ont été en constante amélioration. Par exemple, quand il dit, dans les années 50, « Agis dans ton lieu, pense avec le monde », c'est en fait le slogan altermondialiste « Think global, act local ».

Les trois extraits sont tirés de *La Cohée du Lamentin*, publié en 2005. La cohée désigne une partie de la baie de Fort-de-France. C'est un terme très ancien, mais on ne sait pas ce qu'il veut dire. Et Glissant a beaucoup poétisé sur la cohée.

 **Table :** On a remarqué la différence énorme qu'il y a entre la « mondialité », mot que je découvre, et la « mondialisation ». Ils paraissent presque opposés, parce que quand on pense à la mondialisation, on pense plutôt à l'uniformisation. Alors que la « mondialité » est plutôt créative.

« La mondialité est cette aventure sans précédent qu'il nous est donné à tous de vivre, dans un espace-temps qui pour la première fois, réellement et de manière foudroyante, se conçoit à la fois unique et multiple, et inextricable. C'est la nécessité pour chacun d'avoir à changer ses manières de concevoir, d'exister et de réagir dans ce monde-là. »

Extrait de *La Cohée du Lamentin*

 **Kenjah :** Sur la « mondialité », tu as eu le bon ressenti. Pour Glissant, comme Fanon et Césaire, la

mondialisation commence avec la mise en relation des trois continents. Donc la culture esclavagiste caribéenne, des États-Unis et d'Amérique latine est la première culture mondialisée. C'est là que la mondialisation se met en place. Je saute des étapes pour arriver à la proposition qui fait le plus jaser dans les Antilles : Glissant explique que le monde est en train de se créer autour de nous. C'est quoi une culture créole ? Pour Glissant, c'est une culture où des cultures se sont rencontrées et ont donné lieu à un résultat imprédictible. Contrairement au métissage dont le résultat est toujours prédictible. D'ailleurs, pour les trois auteurs, le métissage est une réflexion racialisée. Quand on pense métis, on pense souvent à une couleur de peau. Glissant me disait « Tu vois un couple métis, ils sont différents mais culturellement, ils sont toujours occidentaux. On porte le détail sur des nuances de couleur de peau, mais il n'y a pas de mélange du point de vue culturel. » Toute la pensée du métissage se déroule à l'intérieur de la pensée occidentale. On peine à discerner le croisement des valeurs et des formes esthétiques qui

crée quelque chose de nouveau. Pour Glissant, la mondialisation est un système organisé de domination. Mais qui crée des rencontres imprévisibles qui forment la mondialité. C'était ça la lutte pour Glissant, c'était de sortir du système de domination pour aller vers la création.

 **Table :** Sans me perdre, puis-je me retrouver à un moment, sans se dénaturer ? On a parlé de la peur de l'autre et de la peur du changement. Quelqu'un a parlé de l'idée de sortir du conformisme. On s'est tous arrêté sur l'expression « insurrection de l'imaginaire », qui est le cœur de la pensée. Il faut déjà changer l'imaginaire, avec une certaine violence, en tout cas avec rupture, pour sortir de la domination et de notre cadre de pensée. La dernière partie de la phrase veut dire que ce qui est immuable, c'est que rien n'est immuable. Du coup l'identité n'est pas figée, l'histoire de la Nature est remise en question à ce moment-là. L'insurrection doit être un moyen pour créer des passerelles. Ce qui est intéressant, c'est que l'insurrection doit précéder le fait

de vouloir. Ce n'est pas la pensée qui nous amène à changer le cadre, c'est de changer le cadre qui nous permet de vouloir changer les choses. On voit aussi cette idée de pluralité.

 **Kenjah** : L'insurrection de l'imaginaire me renvoie à chaque



fois à Gramsci : on ne pourra pas changer la société si on ne change pas la manière dont la perçoit et on la vit. Gramsci disait : « L'hégémonie culturelle précède l'hégémonie politique. » Il s'agit d'imposer des formes, des idées et des slogans qui puissent synthétiser la situation présente. C'est tout un travail culturel qui est à faire. La question qui est posée là, c'est la question du rôle de la culture. Dans des sociétés fragiles comme la nôtre, la société martiniquaise, il y a des crispations. Mais il y en a aussi dans de grosses sociétés, comme la société française, notamment sur l'identité. Cette mondialisation nous crispe. Le texte de Glissant est un appel à la décrispation. Oui les choses changent, mais cela ne veut pas dire que nous ne demeurons pas. Il faut laisser tomber cette idée que l'identité est immuable et figée depuis des siècles. C'est donc un appel à la rencontre, à affronter cette période de bouleversement des identités, tout en conservant quelque chose à l'intérieur de nous qui permettrait de parler de continuité. Cette chose, c'est le cheminement de l'imaginaire.

Cet avertissement est fort : il parle aussi bien aux petites sociétés qu'aux grosses. Dès qu'il y a une crise, il y a ce réflexe de retour à la tradition, sans se rendre compte que la tradition n'est pas si ancienne que ça. Qui se dénature ? Celui qui croit être dans une identité figée. En acceptant d'échan-

ger avec l'autre, je ne me dénature pas et j'abandonne cette idée que je suis une statue immuable. J'accepte l'erreur sans me perdre.

 **Table 1** : La créolisation est plutôt une création en devenir, celle de l'identité, qui se forge à la frontière entre deux personnes, entre deux peuples, entre deux cultures. Cette histoire qui s'écrit procède à la fois de l'un et de l'autre, sans appartenir totalement ni à l'un ni à l'autre. Chacun conserve une part de ses racines qui sont transformées au contact avec les autres. La question qui se pose est est-ce que ce nouvel équilibre va créer une mondialité plutôt qu'une mondialisation ? Est-elle plus facile en milieu urbain, grâce au brassage des populations ?

« La créolisation, c'est un métissage d'arts, ou de langages qui produit de l'inattendu. C'est une façon de se transformer de façon continue sans se perdre. C'est un espace où la dispersion permet de se rassembler, où les chocs de culture, la disharmonie, le désordre, l'interférence deviennent créateurs. C'est la création d'une culture ouverte et inextricable, qui bouscule l'uniformisation par les grandes centrales médiatiques et artistiques. »

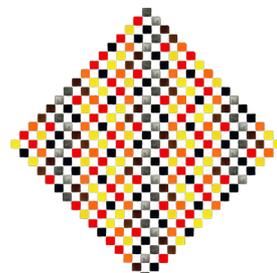
Édouard Glissant, entretien au journal *Le Monde* (2005)

 **Table 2** : Je voudrais souligner quelque chose qui m'a davantage marqué. La créolisation, c'est se dire que tout est possible. Qu'il faut sortir d'une pensée pré-construite, d'un modèle formateur du prêt-à-penser. Qu'il faut rêver et construire la mondialité dans un échange multidimensionnel qui enrichit l'autre sans se perdre soi-même. S'auto-construire ce monde en sortant des injonctions d'un modèle capitaliste, impérialiste, sexiste, raciste, qui divise les individus dans un consumérisme universalisant, plutôt

qu'il unit les gens dans leur pluralité.

 **Table 3** : Je pense à Alain Finkielkraut, qui a écrit *L'Identité malheureuse*. J'ai essayé de lui répondre, mais ça n'a pas abouti. Cette fameuse identité n'existe pas. Finkielkraut fait référence à la France qui aurait perdu son identité à cause de certains immigrés. Or, ce que j'ai remarqué, c'est que le christianisme est un des piliers de l'identité française. Mais le christianisme vient d'Orient. Parce que si mes souvenirs sont exacts, le Christ est né à Nazareth et pas à Morlaix ! Les Sarrasins sont restés très longtemps en Espagne et dans le sud de la France. Ils ont laissé des gènes et ils ont laissé une culture, comme les troubadours ou les textes que je lis aussi bien en français qu'en arabe. Je pense aussi à Nicolas Sarkozy qui disait — certainement par ignorance — que « l'Homme africain n'était pas assez rentré dans l'Histoire ». Alors qu'on sait tous ce que l'Afrique apporte au monde depuis des millénaires. L'identité est créole et universelle depuis que le monde existe. Pour citer Jean-Paul Sartre : « Je suis un universel singulier. »

 **Table 4** : Ces trois auteurs ont écrit des textes exceptionnels. Tout à l'heure, vous avez dit que Césaire était Martiniquais et non Africain. Césaire, dans son parcours littéraire, a aussi sa place dans la négritude. Chez l'éditeur Présences africaines, il n'y avait que les intellectuels noirs en conformité avec la politique de la France à ce moment-là. Parfois, quand je dis que je suis Français, on me demande d'où. Cela veut dire que quand on ne sait pas où l'on va, il faut retourner d'où l'on vient. Césaire et Fanon se sont beaucoup plus tournés vers l'Afrique que Glissant. Lui a parlé de tout-monde et de créolisation. Mais il a aussi expliqué que deux principes s'opposaient : d'un côté, il y avait déjà le créole lui-même, de l'autre la colonisation. Ces deux systèmes ont créé un autre Homme, l'Homme antillais. Glissant était très prolifique. Il voulait montrer que l'Homme noir était tout



aussi capable de maîtriser la langue française que l'Homme blanc et faire comprendre aux colons que la langue n'est qu'un instrument.

Kenjah : Je voudrais insister sur un aspect. La racine unique tue autour d'elle. La notion d'identité nous traverse tous mais elle est remise en cause car on vit une époque où les frontières se relativisent. Glissant et Deleuze vont réfléchir au fait que l'identité n'est pas un phénomène unique. Ils théorisent deux formes d'identité. D'une part l'identité racine unique, l'identité atavique, c'est-à-dire l'identité des peuples dominants et forts, ceux qui ont une Genèse (pour



Le texte de ce cahier est issu de l'intervention d'Ali Babar Kenjah, anthropologue, et de lectures collectives de textes d'Aimé Césaire, Frantz Fanon et Édouard Glissant, le 21 janvier 2018.



Groupe de participants du 1er Congrès international des écrivains et artistes noirs - La Sorbonne/Paris/1956

eux, la Genèse est un texte sacré qui va légitimer la possession d'un territoire). Cela donne l'image du grand arbre, qui pousse dans la verticalité. Sauf qu'en Afrique, un proverbe dit : « À l'ombre du baobab, il ne pousse rien. » Le grand arbre domine et tue tout autour. L'autre forme d'identité est le rhizome. Il part de manière incertaine. Il ne s'impose pas sur la Terre, il ne tue rien autour, il essaye de s'adapter au terrain. Il resurgit de manière imprédictible. Le rhizome va dans l'étendue, c'est un réseau. Pour Glissant, ces deux formes d'identité s'affrontent.

De gauche à droite, et de bas en haut : Ben Enwonwu, Jacques Rabâmananjam, Emile Saint-Lo, Alibon Diop, Mme Jean Pricot- Mars, Jean Pricot-Mars, Paul Hazoumé, Léopold Sédar Senghor, Jacques Stéphane Alexis, George Lamming, Édouard Andranitsilannarivo, NI, NI, René Depestre, Aimé Césaire, NI, NI, NI, NI, NI, NI, Amadou Hampâté Bâ, Frantz Fanon, Boubou Hama, Louis Achille, Édouard Glissant, Albert Mangon's, Cheikh Anta Diop, Marcelino Dos Santos, Richard Wright, Horace Mann Bond, John Davis, NI, Assane Seck, Thomas Diop, Martial Sinda, Paulin Joachim, Abdoulaye Wade, Mario Pinto De Andrade, NI, NI, NI, NI, Joachim Pinto De Andrade, NI, Wilson Tibeño, Flavien Ranaivo, François Nsouang Agblamagnon, NI, Gérard Bissanthe, NI, NI, Bernard Dadé.

Photo de groupe du premier Congrès des écrivains et artistes noirs, à Paris, en 1956, auquel ont participé Césaire, Fanon et Glissant, visibles sur la photo.

L'Université Populaire se veut un outil permanent :

Au service d'une meilleure compréhension des grandes évolutions et phénomènes de société

Au service des habitants du quartier favorisant l'échange et l'écoute dans la convivialité

Au service de l'action des habitants

L'Université Populaire est un lieu de confrontation d'idées afin de construire « du commun » à partir de nos différences en prenant en compte les rapports de pouvoir et de domination.

L'Université Populaire s'inscrit dans l'histoire du territoire pour réaliser ces objectifs
L'Université Populaire se donne pour mission :

- ④ d'accompagner l'émergence de la demande des habitants en recueillant les avis, les besoins, en les organisant et en permettant de construire des réponses à des questions identifiées.
- ④ de transmettre et renouveler les savoirs issus de l'expérience des habitants, des acteurs du quartier et les croiser avec les savoirs universitaires.
- ④ de renforcer la liberté d'expression et de développer l'esprit critique en favorisant la confrontation des idées, en créant des espaces de débat et de conflit dans le respect de chacun.
- ④ de favoriser la créativité.
- ④ de travailler les questions dans la durée.

L'Université Populaire n'est pas une École comme les autres. Elle ne propose pas uniquement des cours, des conférences savantes mais s'appuie sur l'expression des citoyens. Les contenus et les méthodes sont conçus par les habitants.